



**Belgeo**

Revue belge de géographie  
Dossiers & archives

---

## La vie villageoise dans le Kwango-Kwilu vers 1955 (2<sup>ème</sup> partie)

Henri Nicolai

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/17427>  
ISSN : 2294-9135

**Éditeur :**

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



*Belgeo* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

---

# *La vie villageoise dans le Kwango-Kwilu vers 1955 (2<sup>ème</sup> partie)*

Henri Nicolai

---

## **Jeux d'eau**

### **Les scènes au bord de l'eau**

- 1 Les berges des rivières près des villages sont souvent des lieux animés et pas seulement par les jeux d'enfants. Surtout aux abords des lieux de passage (bacs et embarcadères).

Photo 62



Au bord de la grande rivière, ici le Kasai, à Pinanga (T. de Bagata), où l'autre rive est à peine visible dans le lointain, lent glissement de la pirogue familiale, moyen de transport traditionnel entre les villages riverains.

Photo 63



La berge : un lieu où l'on vient faire la vaisselle ou, comme ici, la lessive. Près de l'embarcadère d'un bac sur le Kwilu à une trentaine de kilomètres au sud de Kikwit.

Photo 64



Au bord de la Mfimi (Esaka), corvée de la lessive avec participation du nourrisson.

Photo 65



Les garçons se pressent au débarcadère du bac pour vendre quelques marchandises aux voyageurs de passage. Ici au confluent du Kwilu et de l'Inzia (Bagata).

Photo 66



Les femmes y sont nombreuses pour le même motif mais aussi parce qu'elles sont sur la route de la ville ou du marché. Sur le Kwilu, en face de Bulungu, un groupe se prépare à embarquer. Les femmes ont replacé leur panier sur la tête tandis que l'une se repose encore, assise sur un baril d'essence abandonné.

## Parures et ornements

- 2 Les habitants du Kwilu, surtout dans sa partie sud-est, ont un grand souci de décoration corporelle. Ils usent abondamment d'un fard rouge, le *tukula*, obtenu par broyage du bois d'un arbre de la grande forêt, dont les femmes s'enduisent le corps. Ils ont des coiffures variées et parfois sophistiquées. Ils décorent aussi leur corps de nombreuses scarifications. La diversité des groupes, qui s'exprime dans les maisons, se marque aussi dans les parures.

Photos 67 et 68



La préparation de la poudre de tukula (par râpage et écrasement sur une dalle de grès) est donc une scène villageoise fréquente. Ici deux exemples, l'un dans un village mbala, Kikongo Koyi (photo 67), l'autre dans un village pende, Luandu (photo 68). Les femmes photographiées ont un pagne de raphia. Coiffure typique de la jeune femme pende qui porte en permanence ses bijoux, collier de perles de verre à plusieurs rangs et bracelets de cuivre ou de laiton.

## La diversité des vêtements

- 3 A l'époque où les photos ont été prises, villageois et villageoises portaient des vêtements aussi bien traditionnels que "modernes".
- 4 Il est probable qu'aujourd'hui les vêtements "traditionnels" soient beaucoup plus rares. Le régime mobutiste, par exemple, sous prétexte d'authenticité, a encouragé fortement les femmes à porter le long pagne en cotonnade imprimée. Il voulait par là éliminer les robes et jupes de type européen, mais cette action a indirectement aussi découragé le port des vêtements traditionnels.
- 5 Z. Strother (1998)<sup>1</sup> montre que, dans les mascarades organisées lors de festivals en pays pende, les danseurs, hommes et femmes, portent de lourds pagnes de raphia descendant jusqu'aux chevilles qui sont tissés spécialement pour ces circonstances ((photo 15, p. 54, photo 16, p. 56). Les hommes ont aussi des perruques sur le modèle des coiffures de jadis.

Photo 69



Ces deux notables du village mbala de Kikongo Koy portent des pagnes de raphia. L'un a jeté sur l'épaule un châle noué au cou, l'autre porte, au-dessus de son pagne, la peau d'un animal de la forêt (civette ?). Tous deux ont une coiffure de petites tresses. Une grosse tresse longitudinale avance au-dessus du front du personnage de gauche.

Photo 70



Cette femme suku se rendant à la source, près de Pay Kongila (T. de Masi Manimba) a garni de clous de tapisserie sa grosse tresse centrale prolongée vers l'avant. Collier de perles à nombreux rangs, bracelets aux poignets, pagne de raphia.



Photo 71



Même modèle aussi, non loin de là, chez une autre paysanne suku préparant un champ d'arachides.

Photo 72



C'est chez les Pende et les Mbunda que, vers 1955, les coiffures traditionnelles étaient le plus fréquentes. La forme générale est à l'écuelle avec les cheveux tressés en petits boudins souvent enduits d'huile (de palme) comme chez cet homme de Nioka Kakese (Pende du Centre, T. de Gungu).

Photo 73



Les femmes ont, en plus des hommes, au sommet du crâne, un petit cône de terre et d'huile peint le plus souvent en rouge (poudre de *tukula*), le *mukote* ou *guhota sanga*, comme on le voit chez cette jeune Pende (T. d'Idiofa). Ce *guhota sanga* a été la coiffure préférée des Pende du Centre. L'est-elle encore aujourd'hui ? Il est curieux en effet et peut-être significatif que, pour en montrer des exemples, dans sa thèse publiée en 1998 (ouvrage cité), Z. Strother a eu recours à des photos anciennes : l'une prise lors de l'expédition Torday (1909), une autre extraite de "La mission de Mwilambongo, 1933" et, dans son livre de 2008 (*Pende*, 5 Continents Éditions, Milan, p. 40) à une photo de C. Lamote "vers 1950". On remarquera que le *guhota sanga* (ou bien la longue tresse dont on verra des exemple plus loin) est présent sur les masques de personnages féminins.

Photo 74



La préparation de la coiffure est une longue opération. Village de Nioka Munene.

Photo 75



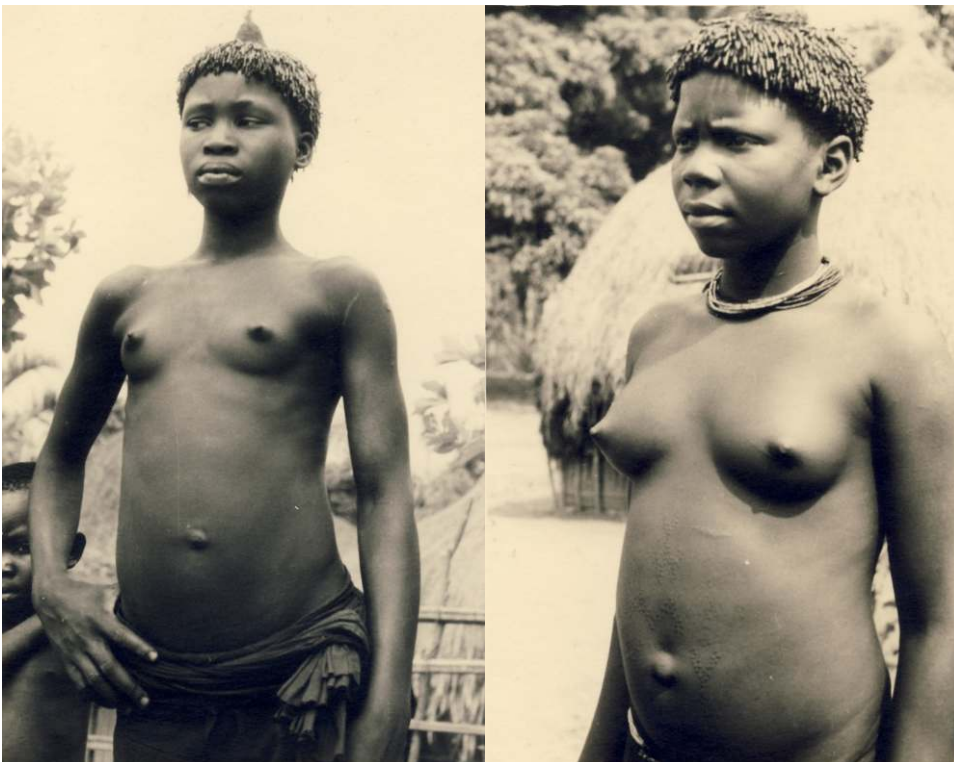
Dans le même village (Nioka Munene), jeunes mères à la coiffure traditionnelle.

Photo 76



Cette danseuse a orné le petit cône de sa coiffure de clous de tapisserie. Grand collier à nombreux rangs. Bracelets aux poignets. Ceinture garnie de cauris. Pagne de raphia. (village Kafundu).

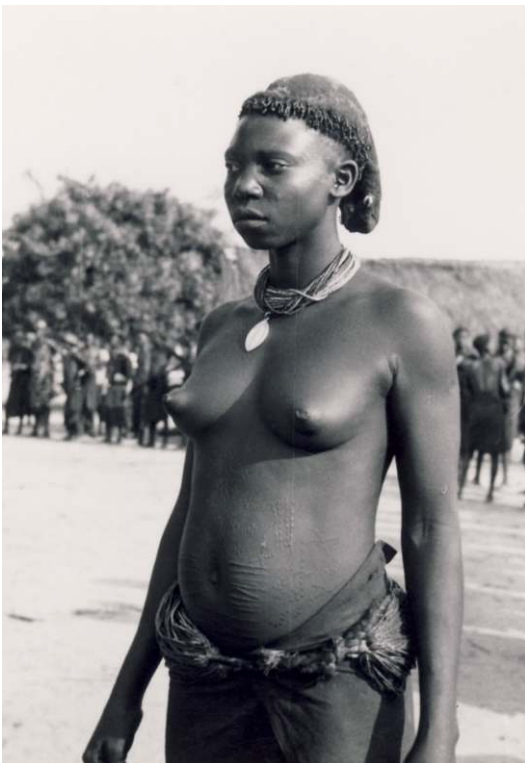
Photos 77, 78 et 79





Villageoises pende (partie nord-est du T. de Gungu). Avec souvent la fière allure des mères à la joie de porter leur enfant.

**Photos 80, 81 et 82**





Variantes de la coiffure pende. Le cône rouge a fait place à une longue et large tresse pendant en arrière et à l'extrémité recourbée.

Photo 83



Une grosse tresse garnie de clous.

Photo 84



Les hommes pouvaient porter naguère eux aussi des coiffures à grosses tresses mais sans le petit cône des femmes. Ici la tresse centrale garnie de clous se prolonge au dessus du front.

- 6 Il a été rapporté que l'administration coloniale et les missionnaires refusaient d'engager des travailleurs portant ce type de coiffure sous le prétexte que leur entretien réclamait trop de temps (ou que les porteurs de ces coiffures leur paraissaient quelque peu subversifs ?).
- 7 L'ethnologue Torday, qui a parcouru la région dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, a renoncé à décrire systématiquement les coiffures pende en raison, a-t-il dit, de leur trop grande diversité (Torday E., 1925, *Causeries congolaises*, Bruxelles, Librairie Albert Dewit, p. 40).

Photo 85



Autre type de parure corporelle : les scarifications (improprement appelées parfois tatouages). Ici jeune femme avec scarifications au-dessus des seins.

Photo 86

Les chefs ont des chapeaux de perles de verre coloré avec deux cornes courbées vers l'avant. A Kipola, le chef Meya avec sa femme et un notable.



Photo 87



A Nioka Munene, le chef Mulumba et sa femme.

Photo 88



Près de Nioka Kakese, jeune chef pende.

## Danses

- 8 La danse (collective) est une manifestation essentielle de la vie villageoise. Danses et chants sont fréquents à la tombée du jour, accompagnés parfois de mascarades c'est-à-dire de prestations de personnages masqués.
- 9 Certains groupes sont réputés pour le temps qu'ils leur consacrent. L'attitude des autorités coloniales envers ces danses collectives et ces mascarades a été ambiguë. Elles les reconnaissaient comme des marques originales du patrimoine culturel mais elles les considéraient aussi avec méfiance. Dans le cas des Pende, elles n'étaient pas loin d'y voir aussi une forme d'addiction. Elles estimaient même que leur fréquence risquait de diminuer le temps consacré au travail (cultures imposées ou fourniture de fruits aux sociétés huilières). Elles soupçonnaient surtout danses et mascarades d'être l'expression d'un sentiment identitaire, donc potentiellement subversif. En 1947, un administrateur colonial a préconisé la déposition d'un chef dont les gens lui paraissaient faire trop de mascarades (Z. Strother, 1998, p. 262).

Photo 89



De nombreux événements de la vie villageoise sont l'occasion de sortir les instruments de musique et de danser. Ici dans un village yansi (T. de Bagata), des trompes de tailles diverses et un grand tambour.

Photo 90



Au rythme de l'orchestre, les femmes yansi dansent en agitant des calabasses contenant des graines ou des pierres.

Photo 91



Dans les villages des Pende du centre, homme et femmes dansent séparément en larges rondes sinieuses. Ici, à la nuit tombante, sur la vaste place réservée aux danses dans le village de Mukoso.

Photo 92



Les hommes de Mukoso, à l'écart des femmes, dansent avec animation.

Photo 93



Le groupe du chef à Kinfundu.

Photo 94



Les danses sont rythmées par un orchestre qui comporte au moins trois tambours de types différents (village Kinfundu). Le joueur de tambour de droite a des grelots aux poignets.

Photo 95



L'orchestre comporte parfois des xylophonistes.

Photo 96



Les danses sont l'occasion privilégiée de la sortie de personnages masqués. Certains cependant se montrent plus fréquemment. C'est, par exemple, le cas du *mingandji*, sorte de Père Fouettard qui fait la police, particulièrement celle des enfants, vêtu d'un costume de raphia à grosses mailles couvrant entièrement le corps, avec une tête aux yeux télescopiques, cette tête ayant parfois la forme d'un grand disque porté verticalement. Avec sa longue baguette, le *mingandji* poursuit les contrevenants, par exemple ceux qui ne peuvent pas assister aux danses en raison de leur âge ou d'interdictions rituelles. A Nioka Kakese.

Photo 97



Certains danseurs masqués ont des costumes complexes garnis de grelots. Ils représentent un personnage spécifique (l'ensorcelé ou la coquette, par exemple) dont ils miment l'histoire, accompagnés par un orchestre et un chœur. Ici c'est un masque tshok qui est en visite dans le village. Depuis l'époque coloniale, les autorités parrainent des rassemblements de personnages masqués notamment lors d'un festival annuel à Gungu.

Photos 98 et 99



Village de Mukoso. Danse *mungonge* (accompagnant les cérémonies de circoncision ou d'accession des jeunes gens à la *mukanda*, association des hommes) en début de nuit. Un long serpent d'hommes quasi nus à la peau zébrée de lignes blanches et portant sur la tête une armature de bois peinte en blanc, rampe d'abord dans la savane en bordure du village en émettant un bruissement terrifiant puis débouche sur la place des danses. Commence alors une chorégraphie d'apparence assez violente. Cette manifestation en principe ne peut être vue par les femmes. Une danse de ce type a été filmée dans *Bolongo*, un long métrage d'André Cauvin (1953).



Photo 100



Les danseurs terrifient (ou en font le simulacre) un garçon candidat à la circoncision (ou à l'entrée dans l'association des hommes).

- 10 *Note : Cette collection de photos, augmentée de 50 autres clichés, est à voir sur le site de la SRBG : [www.srbg.be](http://www.srbg.be)*

---

## NOTES

1. Strother Z. (1998), *Inventing Masks. Agency and History in the Art of the Central Pende*, Chicago, The University of Chicago Press, XXVII + 348 p.

---

## AUTEUR

HENRI NICOLAÏ

henri.nicolai@skynet.be